



Gaston Criel

l'os quotidien





l'os quotidien

L'éditeur tient à remercier François Grosso et Renaud Buenerd,
des Éditions du Chemin de Fer, ainsi que Benoît Verillhe,
des Éditions La Contre-Allée ; sans eux, cet ouvrage – ainsi préfacé –,
n'existerait pas.

DU MÊME AUTEUR

Popoème, Éditions du Chemin de Fer, 2015

© Michèle Criel

© Les Éditions du Sonneur, 2017

ISBN : 978-2-37385-064-2

Dépôt légal : octobre 2017

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : *Bistrot*, André Kertész (1894-1985)

© Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. RMN-Grand Palais / Bertrand Prévost

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

l'os quotidien

Gaston Criel

Préface de Jacques Josse



Si L'Os quotidien est le dernier ouvrage publié du vivant de Gaston Criel, il est également celui qui offre une porte d'entrée idéale pour pénétrer dans l'œuvre de cet écrivain trop peu connu. Il faut dire que le poète, qui édita ses premiers textes avant-guerre, ne s'est jamais vraiment soucié de notoriété. Essayer de joindre les deux bouts, vivre au jour le jour en multipliant les petits boulots – ou survivre quand il se retrouva prisonnier en Allemagne entre 1940 et 1945 – lui suffisait amplement.

C'est après son retour de captivité, quand il décida de quitter le Nord (il était né à Seclin en 1913) pour venir s'installer à Paris, qu'il se mit à côtoyer de près plusieurs célébrités. À commencer par Jean-Paul Sartre, qui lui loua une chambre, au 42 rue Bonaparte. Puis Paul Éluard – celui-ci avait, dès 1938, réservé un accueil chaleureux à son recueil Gris (Éditions La Hune) ; il le recommanda à Jean Paulhan qui le présenta à André Gide, dont il devint le secrétaire. C'est à la même époque qu'il rencontra Jean Cocteau – celui-ci en fera son assistant sur le tournage de La Belle et la Bête en 1946 et préfacera Swing, un étincelant essai sur le jazz hot, écrit en partie au stalag, qui sor-

tira en 1947. Dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, alors en pleine effervescence existentialiste, déambulant à la nuit tombée, cigarette au bec, entre bistrots et caves, Gaston Criel était apprécié pour sa discrétion, son écoute attentive et sa disponibilité. Il était vif et osseux. Il fréquentait Prévert, Tzara, Isou, Picabia. Le libraire et galeriste du Soleil dans la Tête, Jean-Jacques Lévêque, disait en l'évoquant que « l'homme annonçait par son apparence physique l'œuvre, lui donnait corps. Le visage émacié, le verbe sonore, il faisait partie de la famille d'Antonin Artaud, des irréductibles, des rebelles. Il avait, dans son comportement, quelque chose d'impressionnant ».

« Grâce à Gaston, j'ai rencontré des gens comme Gréco, Vian et Luter » notait l'écrivain Frédéric Tristan. L'éditeur Éric Losfeld partait parfois en virée en sa compagnie. Ils fréquentaient ensemble les cocktails littéraires et en profitaient pour manger tout en s'approvisionnant en vin : « Nous nous retrouvions presque chaque semaine avec Gaston Criel, qui, pressentant déjà sa vocation de barman-poète, réussissait à emplir un litre avec tous les verres qu'il ne buvait pas. » Les soirées s'achevaient ailleurs, souvent dans sa chambre, au sixième étage. Où d'autres solitaires, d'autres irréguliers, d'autres écrivains en vadrouille les rejoignaient, tels Jean-Paul Clébert, l'auteur de Paris insolite, ou encore François Augiéras (qui signait alors Abdallah Chaamba) pour lequel il négociera, auprès de Jérôme Lindon, la publication du Vieillard et l'Enfant aux éditions de Minuit.*

* Éric Losfeld, *Endetté comme une mule*, Éditions Tristram, 2017.

Parallèlement, Gaston Criel écrivait et publiait. Des poèmes qu'il dispersait dans de nombreuses revues ou qu'il rassemblait en recueils (édités chez Seghers, à La Tour du Feu ou à La Presse à Bras) et un premier roman, La Grande Foutaise, publié chez Fasquelle en 1952. Ce texte âpre et sensuel, mené tambour battant, oscillant entre frénésie et désillusion, diversement apprécié (Georges Perros l'éreinta tandis qu'Henry Miller l'encensa), possédait déjà pour personnage central Robert Reynaud, véritable alter ego, qui reprendra du service, trente-cinq ans plus tard, dans L'Os quotidien.

La vie parisienne de l'écrivain, interrompue par un séjour aux États-Unis à partir de 1950 (il y vivra pendant trois ans) et par un autre en Tunisie (où il fut attaché culturel à Radio Tunis), prit fin en 1964, deux années après l'attentat que l'OAS, qui avait Sartre dans le collimateur, perpétra contre l'immeuble de la rue Bonaparte. Pour Criel, qui devait à cette occasion perdre ses effets personnels et une grande partie des œuvres qu'il possédait (notamment des dessins de Jean Cocteau et des aquarelles de Marie Laurencin), cette fin de parcours eut un goût amer. De retour à Seclin, il se maria, devint vendeur de caravanes, représentant en textile et portier de boîte de nuit. Il resta silencieux pendant des années et ne publia plus jusqu'en 1975, année de la parution de Sexaga (Éditions Plasma), premier roman d'une trilogie qui se poursuivit avec Phantasma (chez le même éditeur) en 1977 et Circus (Éditions Vrac) en 1981. Il retrouva dans le même temps plaisir à confier des poèmes aux revues qui le sollicitaient.

Il privilégiait, comme à ses débuts, celles qui n'avaient pas pignon sur rue. C'est dans ce monde invisible, celui de l'underground, qu'il se sentait à son aise.

Nos échanges postaux datent du début de la décennie 1980. Il était alors, à ses heures perdues, barman dans une boîte de nuit de Lille, La Voie Lactée. Il avait trouvé, à proximité, avec Guy Ferdinande et l'équipe de Pli puis du Dépli amoureux, des poètes et artistes qu'il appréciait. Disait qu'il n'aimait pas regarder dans le rétroviseur. Vivre au présent restait sa priorité.

S'il ne mentionnait que rarement les grands noms qu'il avait assidûment fréquentés, les années 1939-1950 n'en constituaient pas moins une période essentielle de son existence. Publié en 1987, trois ans avant sa mort, par Samuel Tastet, L'Os quotidien en est tout imprégné. Criel y mêle fiction et autobiographie en se remémorant le départ au front d'une armée de novices insoucians (« Hitler nous fait rire! »), la débâcle, le maréchal qui fait « à la France le don de sa personne », l'emprisonnement, sa vie de garçon de ferme outre-Rhin, l'internement dans le camp d'Altengrabow, l'évasion ratée, le débarquement allié, l'arrivée des Russes en Allemagne, la Libération et l'euphorie qui régnait dans le Paris libéré. Il déroule ces événements, vécus à cent à l'heure par son double, Robert Reynaud, en empilant des scènes très visuelles, à coups de raccourcis très percutants, sur un ton tragico-comique où rage et tendresse font bon ménage. S'y ajoutent l'insatiable soif de liberté qui l'animait et la grande mélancolie qui ne l'aura jamais vraiment quitté.

JACQUES JOSSE

l'os quotidien

*Le particulier est, le plus souvent, trop peu important
en comparaison du général;
on sacrifie et on abandonne les individus.*

HEGEL

*Si je range l'impossible salut au magasin
des accessoires, que reste-t-il?
Tout un homme, fait de tous les hommes
et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.*

SARTRE

LES QUAIS DE LA GARE frémissent de mouvements. Des paquets humains collés lèvre à lèvre, pleurants, gémissants, enlacés, éperdus. Mâles bardés de musettes, femmes accrochées à leurs bras gonflent sans cesse le flot des nouveaux arrivants. Dans le tintamarre des manœuvres des trains et les hurlements des locomotives, les appels et les cris se croisent.

Le train annonce le départ. Par grappes les hommes se pressent aux portières criant leurs adieux tandis que le convoi démarre lentement. La gare puis les quais disparaissent et les hommes taciturnes prennent place sur les bancs.

À chaque arrêt quelques-uns se lèvent et penchés à la portière s'informent pour passer le temps. Avec le soir les bouteilles de rouge commencent à circuler, et les tartines au saucisson. On en vient aux chansons. Entre deux refrains le rouge passe, le ton monte, les vociférations s'élèvent. Sur le quai des gares les gens nous adressent des signes d'adieu. Je voudrais dormir mais la bousculade est à son comble. On ferme et on ouvre les valises ; litres et musettes circulent et se croisent. La fumée des Gauloises pique la gorge et les yeux. Des ivrognes me marchent sur les pieds. Les braillements

s'épaississent. Des flaques de vomissures viennent s'aplatir sur les vitres. Des bouteilles lancées à la volée éclatent sur le ballast.

Les chants enfin faiblissent, ne forment plus que quelques îlots espacés puis tout se tait pour faire place aux ronflements. Par la portière au trois-quarts ouverte l'odeur du charbon brûlé et de la nuit se mêle à la fumée refroidie. Mon vis-à-vis étend les jambes. De sa casquette baissée sur le nez un grognement s'élève pianissimo, piano, forte, fortissimo. À la cadence du ronflement la casquette se soulève. Une serviette sur le visage, je m'endors.

La fraîcheur du petit matin m'éveille. Le vis-à-vis dort toujours. Le compartiment offre un spectacle de poubelle : peaux de saucisson, papiers sales, cartons gras, litres vides roulant sous les bancs. Quelques-uns s'étirent en bâillant.

Tout à coup, grand branle-bas ; le train ralentit, nous sommes arrivés. En rangs bousculés nous traversons des champs et bientôt apparaît le village : une longue rue tortueuse bordée de fermes et de bistrot. Des groupes arrivés la veille, verre en main à la porte des cafés, nous regardent passer.

– Ça va les gars ?

– Ça va !

Face à une grange, un sergent enregistre. Ça n'en finit pas. On sert la soupe sur le tas. Défense de s'éloigner. Après quatre heures d'attente un capitaine paraît : « Rompez ! » (Rassemblement demain matin au PC.) Les mobilisés se répandent dans les granges ou sur les bancs de bistrot.

Le lendemain, souillés de paille, les mobilisés à la mine sale se présentent à l'appel. Appel et contre-appel. Pendant que la police militaire va cueillir les absents au bistrot. Ainsi plutôt mal que bien la liste des arrivants est établie. Par petits groupes on nous mène à l'habillement. L'armée française est sur pied de guerre. Les guêtres absentes, il n'y manque pas un bouton. Mais il manque des fusils. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter puisque « avec la vieille ferraille nous forgerons l'acier victorieux ». Le Politique rassure : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts... » Hitler nous fait rire ! Un pays sans or, sans beurre, sans pomme de terre... Allons donc ! Nous, Français, avons l'or, le beurre, les œufs, le fromage et le pinard qui gagna la guerre de nos pères ! Nous avons le Pernod, l'Esprit gaulois, les Gauloises, le caporal ordinaire, le jeu de cartes et le moral qui gagne les batailles ! Allons, buvons à la Victoire !

On boit du matin au soir, de la soupe à l'appel.

Entre deux belotes, la troupe se promène à travers champs. Les plus malins gagnent les bonnes grâces de l'habitant puis, joignant l'utile à l'agréable, partagent le lit et le couvert, sinon la femme du paysan. On peut en voir installés à demeure, aidant aux travaux du ménage et des champs. Les officiers même ne dédaignent pas mettre la main à la pâte ; de la vache à la fermière. Quoiqu'installés là par force de règlements, ils entendent démontrer qu'un officier a autant de savoir-faire qu'un soldat ou un sergent.

Hitler peut gueuler ; on s'en fout ! « Le temps travaille pour nous. » Hitler gueule ! C'est facile, qu'il y vienne un peu avec ses SA, ses SS et ses nazis ; il verra de quel bois on se chauffe sur la bonne terre française ! De fait, l'hiver est là ; nous nous chauffons de bois ramassé par corvées dans les forêts lointaines...

Corvée ! Voilà un bien vilain mot pour désigner les char-mants batifolages des pioupious sous les pins. Nous entretenons du bois de nos forêts le feu sacré de la victoire du temps. « *Gott mit uns!* » En allemand ! Comment Dieu comprendrait-il ça ! Plaisanterie ! Dieu n'est-il pas français ? Dieu avec nous, et voilà la langue qu'il connaît ! Les enfants de la fille aînée de l'Église peuvent dormir du sommeil du juste. Ils luttent pour une noble guerre et la puissance des ténèbres (nazie) ne prévaudra jamais contre l'esprit du bien (français, naturellement) ... Allons enfants de la patrie, le jour de boire est arrivé ! Contre nous de la tyrannie l'étendard nazi s'est levé ! Étendez-vous dans les campagnes et prenez la patience de ne pas désespérer. Dieu vous donnera la Victoire... Belote et rebelote, dix de der, pic et repic, échec et mat, encore une que les Boches n'auront pas.

Entre deux jeux, on creuse des trous : tranchées, abris, points d'appui pour mitrailleuses et fusils-mitrailleurs ; un dispositif de première force en avant-poste de la ligne Maginot. Le travail terminé, le général passe l'inspection : « Voilà de la belle ouvrage, mes enfants. Il ne faut pas laisser pourrir la guerre, construisons une seconde ligne d'avant-poste.